

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 49

Artikel: Que tu es bécasse !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dessus, pu no repasséreint décando matin queri la folhie. L'est por ti dinse ! compregnivo ora ?

— Ah ! ah ! bin oï ! mā, jamé dè la vía ne vu poai cein férè ! vo faut arreindzi cein por mè, se vo plié !

— Et bin allein !

— Coumeint est-te qu'on vo dit ?

— M'appello Marguerite, mā vo sédès, on mé dit Gritton !

— Quin adzo âi-vo ?

Oh ! por cein, ma fai, n'ein sé rein ào justo, mā yé coumeniyi avoué ma cousine Zaline, vo la cognatié prâo.

— Ora, dè quinna religion itès-vo ?

— Ah ! vollont onco savâi s'on va ào prédroz totèz lè demeindzes ào quiet ! Y'a dza 'na vourbar que ne l'âi su z'ua ; mā su adé po noutron vilho mestre !

— Bon ! bon ! vo faut onco no derè se vo droumetrè tsi vo la né dè deveindro à décando !

— Mé sembllo tot parai que clâiò monsus sont rudamente tiurieux et founapets ! ora, que cein pâo te lão faire se tiutso ice âobin tsi cau-quon d'autre ; mè foudrài petréter onco lão marquâ se yé fé dâi bio révo ellia né et se yé éta tormentaie pè lè pudzès. T'einlevâi pi po dâi brassapapets !

— Ma fai, l'est dinse por ti ! ora, dierro itès-vo ?

— Et bin ne sein trai : ma tchivra, noutron caïon et mé !

— Pourra tante Gritton, vo faut pas tot mèlliâ ; lè bîtes à quatré piautes, on ne s'ein tsau pas po hoai, mā femameint dè clâiò qu'ein ont què duès !

— Ah ! ah ! oh bin, y'âoblliâvo noutrès dzen-nelliès que n'ont què duès de piautes ; vo foudrài prâo lè marquâ assebin !

— Vo ne l'âi itès pas ; ein fé de dzeins, vo z'itès don solettaë

— Bin oï ! mâ dâi iadzo, la vépra, la Rose à François vint cottedzzi avoué mè tantqu'à l'hâora dè baire lo café !

— Lè barjaques ne comptont pas ! ora, vo faut onco no derè se vo comptâ aberdzi cau-quon tsi vo la né dè deveindro à décando, pa-ceque foudrài onco reimplliâ 'na folhie !

— Mâ ! mâ ! itès-vo fous ! et por quoui mè preni-vo ! aberdzi cauquon ? mè, na vilhe qu'a passâ houitanta ! Ah ! quand y'éte dzouvena et onco galéza, ne dio pas, kâ lè chalands ne mè manquâvont pas et y'aré pu mariâ lo valet ào vilho syndico, ôudès-vo ! mâ ne l'e pas vol-liu pace que, eintre no sai de, lo vadai ne sè conteintâve pas dè iena, coudessai ein couénâ trai à quattro ein on iadzo et l'âi è de : pisque l'est dinse, ne vu rein d'on corattio dè felhies et l'âi é bailli son sa. N'â-yo pas bin fé ?

— Oï ! oï ! respect por vo ! ora n'ein tot, mâ vo foudrà onco mettrè votron nom !

— Ah ! mon Dieu ! mè pourrèz z'amis, ne vayo perein bé, pu ne sé perein signi, kâ y'a dza 'na vourbar que n'est pas tenu 'na plion-ma ; porrâi-ton pas cein férè avoué la marque à fu ?

Ch. Testuz.

Cynisme. — Mendiant. — Ayez pitié d'un pauvre homme qui a huit enfants à nourrir.

Propriétaire. — Mais vous venez de dire à mon voisin que vous en aviez dix.

Mendiant. — C'est vrai, mais, voyez-vous, il n'avait pas une si bonne poire que vous.

Express-pochade. — Dans le train. Deux gendarmes conduisent un voleur. Ce dernier, très gai, parle tout le temps.

— Vous avez dû arrêter beaucoup de gens dans votre vie ?

— Mais oui, pas mal, répond le premier gendarme, depuis le temps que nous sommes en service.

— Eh bien, moi, j'en ai arrêté, en une seule fois, probablement plus que vous et encore, moi, c'est avec un seul doigt que j'arrête les gens.

— Farceur !

— Voulez-vous parler un litre ?

— Oui, répond le gendarme, mais vous avez perdu d'avance.

— Crois pas. (Il se lève et tire la sonnette d'alarme.)

— Sapristi ! que faites-vous ?

— Eh bien ! vous voyez... le train s'arrête par ma seule volonté et tous les voyageurs du même coup... et ça avec un seul doigt... Comptez voir si j'en ai arrêté plus que vous !

Tête des gendarmes.

LES COUPLES

G L y a ceux qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas, c'est-à-dire, en gros, ceux qui ont et ceux qui espèrent, ceux qui réalisent et ceux qui rêvent.

Les mariés, neuf fois sur dix (il faut toujours laisser une marge pour les corrections du lecteur), se reconnaissent immédiatement à l'air calme et patient avec lequel ils promènent leur bonheur officiel et comme résigné. Ils vont, à petits pas digestifs et paisibles, très à l'aise, en gens qui ont tout le temps de se jurer un éternel amour à la maison, et qui entendent, par conséquent profiter du beau temps pour lui-même.

Monsieur, si bien élevé qu'il soit, traduit sa qualité — soyons poli — de mari par des détails qui ne trompent pas : Il ne prend plus toujours la peine de mettre son pas à l'unisson de l'autre, plus menu ; si Madame s'arrête une seconde, le temps d'admirer un oiseau ou de cueillir une fleur, Monsieur continuera sa course. Il aura des moulinets de canne d'homme repu et le ton assuré du gaillard qui n'a plus besoin de se dépêcher parce qu'il a retenu sa place.

Madame, d'ailleurs, a nécessairement perdu une partie de son charme d'immatérialité auquel elle tenait tant. Quand elle est essoufflée, elle l'avoue carrément en oubliant de faire, comme jadis, palpiter les papillons roses de ses narines. Et c'est un peu pour tout comme cela.

Les non mariés, eux, ne se voient généralement qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Alors on sent qu'ils n'ont pas un instant à perdre. Et ils se regardent, grands dieux ! Ils se regardent comme si leurs yeux ne pouvaient pas renseigner leur cœur à mesure ! Ils sont endimanchés à tous les points de vue, du cœur aux pieds et de l'âme jusqu'à la cravate. Ils se montrent exquisement, ils sentent le temps leur couler dans les doigts, ils se serrent l'un contre l'autre, et se répètent à chaque instant qu'ils s'aiment. A moins qu'ils n'aient pas encore commencé à se le dire ; dans ce cas ils y pensent encore plus.

Avez-vous remarqué qu'on n'appelle jamais des gens mariés des « amoureux » ?

Avez-vous remarqué aussi combien de bons gens s'écrient : « Ah ! les fiançailles, c'est le beau temps, mes enfants ! » Comme si une fois marié c'en était fini de rire ?

Et avez-vous remarqué combien peu de couples, après quelques années de mariage, pourraient passer sans effort pour autre chose que pour des gens mariés ?

Ça en serait même décourageant sauf pour les gens célibataires, s'il n'y avait pas des exceptions !

Pas de sa faute. — Toto rentre de classe et présente son bulletin mensuel à son père.

Le père. — Quelle place as-tu, cette fois ?

Toto. — Papa, je suis le dixième.

Le père. — Comment, encore plus bas ? le mois dernier tu étais le neuvième ?

Toto. — Ah ! mais... y a un nouveau !

ORTHOGRAPHE DES MOTS ITALIENS

DEPUIS qu'à New-York il chanta la *Tosca* en italien, un fort ténor se flattait de posséder à fond la langue natale de M. d'Annunzio. Qu'on parle musique ou es-crime — à tout bout de « chant » et à propos de « bottes » — ou tout bonnement du temps qu'il fait, l'homme déballe des citations transalpines, d'ailleurs banales, et sursaute comme si on l'écorchait quand Ninon sa partenaire, emploie, sans leur restituer leur pluriel d'origine, des mots italiens francisés par l'usage.

C'est offenser gravement les oreilles — du reste assez longues — de notre ténor que de l'interroger sur les *impresarios*, les *sopranos* et les *contraltos* qu'il a rencontrés dans ses voyages, et il vous tiendra pour le dernier des goujats si vous employez ces formes françaises de préférence à *contralti*, *soprani*, *impresarii*.

Ninon qui, en faire de langues, ne connaît (et encore, pas très bien) que la nôtre, se fait souvent remoucher par ce ténor italophile. D'abord, pleine d'admiration pour le polyglottisme du grand chanteur, elle a essayé de lui complaire :

mais elle se trompait à chaque instant, vantait le beau contralti de Mlle Raveau et débinait les sopranos de l'Opéra...

Et le ténor écumait :

— Voyons, ma chère ! C'est pourtant bien simple : singulier, o ; pluriel, i...

Et il répétait : « singulier, o ; pluriel, i » raideusement, comme un caporal hurle : « Gauche ! droite ! un ! deux ! gauche ! droite ! un , deux » à l'oreille de la recrue qui n'arrive pas à se mettre au pas.

A la longue, Ninon semble, enfin, s'être gravée dans la tête cette règle importante.

L'autre jour, ils dînaient, de compagnie, dans un restaurant. Comme le maître d'hôtel s'approchait pour prendre la commande :

— Aujourd'hui, dit-elle en fixant le fabricant de si bémol, je mangerais volontiers du macaroni...

— Vous dites ? s'effara le ténor.

— Du macaroni, mon cher. Singulier, o ; pluriel, i... Donc, du macaroni...

— Mais, malheureuse...

Le ténor n'acheva pas ; car, le fixant de ses grands yeux révoltés, Ninon criait avec une frénésie vengeresse, dont s'égayreraient tous les dîneurs :

LA FRAUDE

Croyez que la fraude s'exerce

Aujourd'hui sur tout et pourrit

Toutes les sortes de commerce

Et jusqu'aux choses de l'esprit.

Sur quelle marchandise honnête

A cette heure peut-on compter ?

Est-il rien de ce qu'on achète

Qui soit ce qu'on croit acheter ?

Oh ! non. Tel marchand, dès sa porte,

Me fait dupe de son bagout.

Il faut bien que je m'en rapporte,

Ne pouvant m'y connaître en tout.

C'est partout la même cabale,

Si je tiqne sur un habit

Que j'estime être en peau de balle,

Sûr, il est en peau de zébi.

Mon chapeau que je veux en feutre,

Attendu le prix que j'y mets,

Devient quelque chose de neutre

Dès qu'il couronne mon sommet !

Mes souliers sont en carton pâte,

Quand je les crois en triple cuir !

Mon linge, à peine je le tâte,

Que je le vois s'évanouir...

Il en va de même du reste.

Tout est en toc, en simili.

A quoi sert-il que l'on proteste ?

La fraude est un fait accompli.

QUE TU ES BÉCASSE !

LA bécasse ne serait pas si bécasse qu'on veut bien le dire, d'après les faits suivants. En effet, M. Fatio, naturaliste genevois, a eu l'occasion, en chassant, d'observer à plusieurs reprises que cet oiseau, blessé, pratiquait sur lui-même, avec son bec et au moyen de ses plumes, des pansements fort ingénieux ; il s'applique un emplâtre sur une plâie saignante ou il opère adroitement une solide ligature autour d'un de ses membres brisés. M. Fatio tua un jour une bécasse qui, sur une ancienne blessure à la poitrine, portait un large emplâtre feutré de petites plumes duveteuses arrachées à différentes parties de son corps et solidement fixées sur la plâie par du sang desséché.

Une autrefois, c'était sur le croupion blessé que l'emplâtre, fabriqué de la même manière, se trouvait posé. Deux fois, M. Fatio a trouvé des bécasses qui portaient à l'une des jambes une ligature de plumes serrées et entortillées autour de l'endroit où l'os avait été fracturé. Chez l'une, le membre droit au-dessus du tarse était fortement, mais fraîchement bandé de plumes provenant du ventre et du dos. Chez l'autre, le torse lui-même, en bonne voie de guérison, portait encore la bande qui l'avait maintenu en position.

Le cas le plus intéressant est celui d'une bécasse qui avait eu les deux jambes brisées par un coup de feu et qui ne fut retrouvée que le lendemain. L'oiseau avait réussi à se faire des applications et des bandages aux deux membres, pour l'un même sur deux fractures différentes. Mais, obligé d'opérer dans une position très difficile et privé de l'usage de ses pattes, il n'avait pu se débarrasser de quelques plumes qui, collées et entourées autour de son bec, vers l'extrémité, le condamnaient à mourir de faim. Quoique parfaitement pansée et capable de voler encore, la bécasse était déjà d'une extrême maigreur.

LA LESSIVE

LNTENDONS-NOUS d'abord sur ce mot de lessive, sans nous inquiéter de la définition du dictionnaire. Si on met tremper du linge dans une seille, et qu'on le cuise dans la couleuse, c'est un buion... Si on fait une belle eau de savon, écumeuse et blanche, qui donne envie de prendre un fétu pour souffler des bulles et qu'on mette dans cette belle mousse du joli lingé fin, c'est un savonnage... Mais la lessive, la grande lessive, qu'on coule deux jours dans un grand cuvier, avec du lissu aux cendres, qu'on lave dans la grande fontaine, et qui dure à peu près huit jours, ça c'est une autre affaire.

Il y a un mélancolique proverbe qui dit : « Quand le fenné fan la buia, craide mé, né fa pas biô... » C'est un proverbe très injuste, et très perfide. Il insinue, en sous-entendu, que, pendant la lessive, les femmes sont des fagots d'épines, qu'elles ne sont pas bonnes à prendre avec des pincettes, que les pauvres hommes sont très malheureux, qu'ils n'osent pas entrer dans la cuisine, ni demander qu'on leur recouvre un bouton, et, enfin, que la soupe est détestable... Tout cela est très exagéré. Et, d'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il y a femme et femme, comme il y a fagot et fagot... Peut-être, en effet, que celles qui sont grincheuses tout le jour et aussi le dimanche... Et puis, remarquez les hommes dans les circonstances analogues, le jour du mécanique, par exemple. Est-ce que par hasard ils ne se déparent pas un instant de leur courtoisie et de leur urbanité ?... Est-ce qu'ils viennent chapeau bas, et en s'excusant de déranger, demander si les fleuriers sont prêts et si les sacs sont raccordés ?... Rarement, hélas ! oui, bien rarement, et s'il plaît aux femmes d'inventer un proverbe en patois à propos du mécanique, elles en auraient bel et bien le droit.

Il y a des gens qui prétendent que ces grosses lessives devraient passer de mode, que tout ce linge entassé pendant des mois dans un galetas, que la propreté, l'hygiène, les microbes, le progrès, etc., etc... Mais de quel droit ces gens (je cite un philosophe, et, au petit bonheur, encore), de quel droit ces gens se permettent-ils de changer les rites des ancêtres ?... On a toujours fait comme ça, n'est-ce pas ?

— C'est le moment de faire la lessive, annonce un soir Caroline, la maîtresse de maison, je m'en vais voir chez la Justine si on peut avoir le lundi, onze. Justine, qui tient le registre des lessives, ouvre l'almanach de Berne, et Vevey, qui en tient lieu, et s'approche de la fenêtre pour y voir.

— Attendez voir, dit-elle, que j'aille chercher mes lunettes, j'ai idée que le lundi onze est déjà pris...

Les lunettes révèlent qu'en effet...

— Oui, c'est bien ce que je pensais, c'est la Marie des Uttins...

— Oh ! alors, regardez-voir le jeudi quatorze...

— Le jeudi quatorze, pourrait bien arriver que c'est la Sophie qui l'a.

— Mon té, que c'est bête !... cette bougre de Sophie !

— Il faudrait tâcher de vous arranger avec elle.

— Oh ! on risquerait de se battre en dueil... donnez-moi le lundi dix-huit.

Munie du lundi dix-huit, Caroline rentre chez elle, préoccupée de savoir combien de lessiveuses elle va demander, et lesquelles. Car il ne faut pas se figurer que ce soit très facile. Il y a au village cinq ou six lessiveuses qui ont parfois, entre elles, certaines difficultés. Une année, par exemple, l'Henriette avait juré qu'elle ne laverait pas chez les gens qui prendraient la mère Magada, qui avait dit du mal d'elle chez le juge Chappuis... Ce fut très embarrassant, la mère Magada et l'Henriette étant des lessiveuses de tout repos. Il fallut opter. Et, l'année suivante, ces deux dames s'étant réconciliées, la mère Magada reçut très froidement ceux qui l'avaient délaissée pour son ancienne ennemie.

La mère Magada, malgré son nom exotique, est une bonne Vaudoise, originaire de Romanel sur Morges, où elle a vu le jour. C'est dans cet endroit qu'elle fit la connaissance de feu Magada, qui lui fit la cour, l'épousa, la battit souvent et lui laissa toute latitude de gagner sa vie et celle des enfants issus de cette heureuse union. C'est ainsi qu'elle s'habitua à laver la lessive. A l'heure qu'il est, la mère Magada est d'âge à rester dans un fauteuil, avec le chat sur ses genoux, les rhumatismes ont tordu ses doigts, elle tousse la nuit, elle tousse le jour, elle boîte un peu, mais par tous les temps, elle lave encore la lessive pour gagner son pain. Si un missionnaire nous racontait que des choses pareilles se passent en Chine ou au Thibet, nous serions bien émus. Et ne trouvez-vous pas que ces lessiveuses, qui font pour les autres un travail si pénible et si désagréable, ne trouvez-vous pas qu'elles mériteraient quelque chose comme de la reconnaissance. Les nations belliqueuses élèvent sur des socles, au milieu des places publiques, des statues à des conquérants; la république des soviets en élève à ses plus farouches démagogues, mais si les hommes possédaient le dixième de l'intelligence qu'il s'attribuent, c'est aux lessiveuses qu'ils les élèveraient, et les ménagères, à l'inauguration, pleureront d'attendrissement. Quand je serai du conseil communal, à la première séance déjà, demandant la parole, je tiendrai le discours suivant: « Messieurs. Vous savez que nous avons dernièrement perdu une citoyenne dévouée à la commune, Madame Henriette-Amélie X., lessiveuse. Vous savez toute la reconnaissance que nous lui devons. Je propose, pour le bien moral de la commune, et pour l'éducation de la jeunesse, d'ériger à sa mémoire une plaque commémorative qui sera placée contre le mur intérieur de la grande fontaine, et qui portera ces mots: « A la mémoire de Henriette-Amélie X., qui, pendant un grand nombre d'années, par la pluie, le soleil, la bise et le gel, ne ménageait ni son temps, ni sa peine, lava dans les eaux de cette fontaine le linge de nos maisons, contribuant ainsi à l'hygiène et à la santé publiques. La commune reconnaissante. »

Je tiens pour certain que mon discours aurait un grand succès, et que plusieurs de ces messieurs regretteraient d'avoir oublié leur mouchoir de poche. C'est tout au plus s'ils me demanderaient de raccourcir un peu mon inscription par économie, à cause d'une petite dette qui pèse encore sur un immeuble communal.

Les gens du village, d'habitude, comprennent bien ce qu'ils doivent aux lessiveuses. Ils savent qu'à frotter et taper les gros draps de toile de ménage, elles attrapent plus de courbatures que de rentes. Aussi, leur donne-t-on un bon dîner. Bien entendu, il ne s'agit ni de vol-au-vent, ni de poulet financier, ni de truite au bleu... On leur sert, d'habitude, des choux et du jambon, et, à goûter, du beurre et des confitures.

Une fois, cependant, Mme Henriod, qui venait d'épouser son cousin Eugène, après avoir été bien des années cuisinière chez le préfet, Mme Henriod donc, à une lessive du printemps avait mis des asperges. Et pas du rebut... les plus belles de son jardin, quelque chose de bon... Aussi, s'attendait-elle à des compliments, ou, tout au moins, à un murmure d'approbation. Mais point.

— Qu'est-ce que c'est que ces bâtons ? demanda dédaigneusement la mère Merminod.

— C'est des asperges.

— Ah !... j'aurais mieux aimé des choux, et vous, Pauline ?

— Moi aussi, dit Pauline.

(A suivre.) Louise Musy.

Nous autres Vaudois... par Charles Gorgerat. — Editions de la Gazette de Lausanne.

Une fois de plus, la Gazette de Lausanne offre un bel ouvrage au public vaudois et romand. Le livre qu'elle édite, cette année, a pour auteur M. Charles Gorgerat, avocat et vice-président du Grand Conseil, un Vaudois de bonne race qui a su s'évader de ses obligations professionnelles pour mettre au point ses idées et rendre un splendide hommage à son pays.

Tout d'abord, l'auteur nous déclare « qu'il n'a pas eu la prétention d'écrire une œuvre littéraire ». Il se considère plutôt comme un amateur qui écrit pour son propre plaisir. Il n'en reste pas moins que sa langue est admirable de clarté, de limpidité et de vigueur — une langue que ne désavoueraient pas les grands Vaudois dont il cite les noms et reproduit les meilleures pages.

L'ouvrage est divisé en trois parties : « Nos origines et notre passé », « Vaudois d'hier et d'aujourd'hui » et « Le Vaudois et l'âme vaudoise ». En une succession de petits chapitres qui sont des modèles de concision, l'auteur note les différentes phases de notre histoire qu'il émaillé de citations choisies avec goût, puis, passant aux origines de notre langue, il fait preuve — et sans en avoir l'air — de connaissances linguistiques toutes particulières. Il y a là toute une documentation du plus précieux intérêt à consulter avec profit. Enfin les dernières pages sont un beau poème de la vie paysanne, poème plein de sensibilité et d'émotion contenue. L'auteur met le point final à son œuvre par ces mots où la finesse s'allie à la bonhomie malicieuse : « ... Vaudois, mon frère, reste-toi-même ; soigne tes vertus et tes qualités ; conserve jalousement tes défauts. »

Ce bref aperçu ne peut donner qu'une idée incomplète du bel ouvrage que nous signalons au public. Il faut le lire et le relire. Il faut le placer, dans sa bibliothèque, à portée de la main. Le « Conteur Vaudois », qui s'est toujours intéressé aux manifestations de la vie vaudoise, est heureux de saluer cette publication qui honore à la fois l'auteur et les éditeurs. Signalons encore les dessins du bon peintre Rouge qui sont d'une belle venue, les hors-texte de l'artiste lausannois Louis Curtat et les vignettes du peintre-graveur F. Junod. Quoi de plus typique, par exemple, que ce cadran solaire de 1514, surmonté de ces cinq mots : « On a bien le temps ». Dans un saisissant raccourci, nous avons là toute l'âme vaudoise. Jean des Sapins.

Au Bourg-Sonore, deuxième semaine du **Spectre Vert**, film 100% parlant français, avec André Luquet de la Comédie Française. — Réalisé en Amérique par Jacques Feyder, le « Spectre Vert » est la plus éblouissante réussite du film policier et du film parlant. Feyder (dit le Journal de Genève) y déploya sa science du cinéma, sa fine intelligence des choses de l'écran, son goût ; mais ses dons ne furent pas seuls à le servir. Il eut encore la chance de tomber sur un sujet merveilleux dont tous les éléments se combinent pour intriquer, surprendre, séduire, émouvoir, sans qu'un seul instant l'intérêt faiblisse, sans qu'on puisse deviner où nous conduira l'histoire. Rarement on vit au cinéma mélange si heureux du verbe et de l'image. — Tout le monde à Lausanne voudra voir le **Spectre Vert**, histoire passionnante et admirablement interprétée.

Retenez vos places au 26.783. Faveurs suspendues.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Le choix des CHEMISES
confectionnées et sur mesure :
sous-vêtements, etc. ; les plus
bas prix sont autant d'avantages
qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-
spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar Chapellerie. Chemisierie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Gasquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE